

## **Le récit de la course à la Présidence du Sénat.**

L'aventure commence à la proclamation du résultat des élections sénatoriales dans l'Orne ! Quel bonheur ! L'un des plus grands de ma vie. Après une grande frayeur, j'obtiens le meilleur score de France, la dissidence est balayée, punie ; le socialiste arrogant défait.

Les grands électeurs partent joyeusement déjeuner avec leurs troupes dans les restaurants d'Alençon.

Mon téléphone portable sature. La batterie menace de rendre l'âme. Les compliments pleuvent du plus haut niveau de l'Etat à mes plus proches voisins. Mon souci est plutôt de libérer ma ligne pour appeler moi-même et vite les nouveaux sénateurs élus, car ce sont mes électeurs potentiels pour la primaire précédant l'élection à la Présidence qui se tient dans 3 jours seulement. Leur propre portable sature. C'est la joyeuse pagaille, à chaque fois que j'essaie d'appeler, je me retrouve en ligne avec un journaliste que je fuis par ailleurs, puisque je me refuse à déclarer prématurément ma candidature à la Présidence. Bref, le déjeuner est agité.

Puis nous nous retrouvons dans ce magnifique édifice qu'est la Halle au Blé pour partager le verre de l'amitié avec tous ceux qui m'ont soutenu. Moment émouvant pour moi. Plus encore qu'à l'instant de la proclamation des résultats car le public n'est pas le même. Nous sommes entre nous. J'ai envie de dire à tous ceux qui sont là combien je les aime tout simplement. Mais cela ne se dit pas comme cela. Alors, je rassemble quelques mots maladroits dans l'émotion. Puis nous sablons le champagne.

Mais il me faut bien vite rouler vers Paris. Journalistes, nouveaux élus, tous cheminent vers le Palais du Luxembourg. Je souhaite, au plus vite, voir en tête à tête, Josselin de Rohan, le Président de mon Groupe parlementaire, afin de l'informer de ma décision irrévocable de présenter ma candidature.

Cette rencontre avec Josselin de Rohan est urgente car c'est seulement à partir de ce moment que je pourrai envoyer, à chacun de mes collègues sénateurs de mon Groupe, ma lettre de candidature et mon programme. Le faire avant manquerait à la courtoisie sénatoriale. Vers 23h, nous finissons par nous voir dans son bureau. Je lui confirme ma décision. Il me connaît. Nous nous sommes vus en juillet à l'Elysée. Il sait que je ne reculerai pas. Il s'assure cependant que je me plierai aux résultats de la primaire. Je le lui confirme naturellement.

Dès l'ouverture, le lendemain, lundi matin, un de mes équipiers s'en va au " casier de la poste " du Sénat remettre mes 160 lettres pour les sénateurs de mon Groupe. Des surprises m'y attendent: les nouveaux sénateurs n'ont pas encore de boîte, les anciens non renouvelables ne sont pas rentrés de vacances et leur boîte déborde de courrier. Dès cet instant, je mesure combien la course contre la montre sera difficile.

Face à la difficulté, je choisis immédiatement la solution du portable. Je me lance dans un envoi groupé de SMS pour les informer du pli confidentiel déposé à leur intention au Sénat. Malgré l'héroïque petite équipe qui m'entoure, en pensant aux bataillons entiers qui travaillent pour le Président sortant, je me dis que la partie n'est guère équilibrée.

Et pourtant, j'ai bâti une lettre et un programmes magistraux. Depuis plusieurs semaines, je travaille avec une équipe d'experts, les meilleurs de Paris, pour bâtir le meilleur programme possible. Quant à la lettre de candidature, elle est rédigée avec un soin infini. J'ai demandé à une amie linguiste de travailler à fond sur le texte pour qu'il n'inquiète pas les conservateurs, tout en ne décourageant pas les progressistes sur la manière de voir évoluer cette bonne vieille maison qu'est le Sénat. Il me sera confié quelques jours après que ce sont les plus beaux textes qui ont été écrits en pareille circonstance.

J'enrage à l'idée que ce travail magnifique risque de ne pas être lu !

L'ambiance dans cette petite pièce mansardée d'une dizaine de mètres carrés est étonnante. J'avis pris le soin En mon for intérieur, je peste contre la dissidence que j'ai eu à subir dans mon département. Dans le doute, elle m'a fait perdre un temps précieux qui compte terriblement en cet instant. Elle m'a empêché d'envoyer plus tôt ce fameux courrier. Comme candidat unique contre le socialiste, j'aurais pu, sans donner le sentiment d'un excès d'assurance, anticiper certaines démarches. Cela me confirme dans l'idée qu'un département qui a vraiment la volonté d'accéder à la seconde marche de l'Etat doit tout faire pour éliminer ses divisions internes sauf à réduire fortement ses chances.

Entre deux coups de fils, lundi soir, je passe voir Christian Poncelet à la Présidence, pour l'assurer que ma campagne sera digne, loyale et je lui lance cordialement le défi de l'élégance. Il a un peu dérapé dans le Figaro du matin.

J'ai accepté, à mon tour, dans la journée une interview au Figaro à paraître le lendemain mardi. Elle se passera bien. Mais déjà le lundi soir les agences de presse menacent de donner un tour défavorable à ma campagne si je ne leur remets pas mes documents. Je sais que les sénateurs n'aiment pas découvrir dans la presse ce qui leur est personnellement destiné. J'hésite donc. Mais leur faible ardeur à relever leur boîte m'oblige à lâcher les infos par la presse.

Nous sommes déjà lundi soir. Jusqu'à 23h, le téléphone n'arrête pas entre ceux qui m'appellent pour me dire que je peux compter sur eux et ceux qui s'excusent au motif qu'ils ont déjà promis leur suffrage au Président sortant. Je mesure combien le fait de n'avoir pu réintégrer le Sénat immédiatement à ma sortie du gouvernement risque de me pénaliser. Mais notre Constitution est ainsi faite.

Le mardi matin, je pense n'être pas si mal parti car Jean-Claude Gaudin m'appelle pour m'informer qu'il me sera, dans la journée, proposé la Présidence de la Commission des Lois, en contrepartie de mon retrait. Je lui réponds que c'est peine perdue. Il insiste. Nous nous quittons sur un cordial constat de désaccord.

La presse du matin est encourageante. La compétition pour la Présidence intéresse les journalistes et leur « balance » penche ce matin plutôt en ma faveur. Mon interview dans le Figaro trône en bonne place et j'ai le sentiment qu'il retrace assez fidèlement mon programme et mon ambition pour le Sénat. Si les journalistes votaient ce matin même, je crois que j'aurais été élu.

J'échenille ma liste téléphonique, sénateur par sénateur, pour appeler chacun d'eux. Le plus

difficile est de les joindre. En revanche, ils sont sincère, à de rares exceptions près. Ils répondent oui ou non.

A 13 heures, c'est le Premier Ministre qui appelle pour me proposer la Présidence de la Commission des Lois. Dans un élan de générosité, il ajoute que je peux choisir, si je préfère, la Commission des Affaires Etrangères. Il m'avoue ne se faire aucune illusion sur ma réponse. Il me connaît. Il sait que je ne cèderai rien. Je ne suis pas candidat pour faire monter des enchères, et obtenir une bonne place pour moi. Je suis candidat parce que je suis sincèrement habité par l'idée que ce serait mieux pour le Sénat, pour nos Institutions qu'un Président plus jeune arrive au "plateau" du Palais du Luxembourg.

L'après-midi, c'est Nicolas Sarkozy qui appelle, à son tour. Il m'incite plutôt à lâcher pour un "beau poste". Il m'avoue ses doutes sur mes chances de succès. Je lui confirme que cela n'a, pour moi, rien à voir. Je serai ou non élu, mais je ne pense pas, en priorité, à ma carrière, à mon intérêt propre, à un "beau poste". Sans forfanterie, je pense d'abord à l'Orne, je pense à la France, je pense à la dignité, à l'éthique qui manquent tant en politique et qu'il est grand temps de remettre à l'ordre du jour, quoi qu'il en coûte.

Nous sommes gênés, Nicolas et moi, par le fait que la presse radicalise sa présentation en résumant l'enjeu ainsi : Chirac = Poncelet et Sarkozy = Lambert. Je ne sais ce qu'il en est pour Christian Poncelet, mais ce n'est pas vrai pour nous. Nicolas Sarkozy a écrit un livre qu'il a intitulé "Libre". Il sait que je suis moi aussi "libre" et fier de l'être et de le rester. Il est cependant mon ami et je n'entends pas le renier, y compris pour éviter l'amalgame, ou plaire à ceux qui ne l'aiment pas.

Mardi soir, les lettres commencent à produire leur effet. Elles sont lues. Appréciées et de nombreux appels, venant parfois de collègues que je connais mal, me parviennent et me donnent espoir. Je rentre chez moi tard, confiant. Les sonneries résonnent jusqu'à plus de 23 heures.

Il me faut peaufiner mon propos pour la primaire. Nous disposerons de 5 minutes chacun. Chaque mot doit être pesé. Nous chronométrons et remettons sans cesse l'ouvrage sur le métier. J'ai écrit un beau texte. Mais, comme chacun sait, tout est dans le ton. Il faudra être en forme demain au moment précis ! Il faut donc dormir.

Je me lève le mercredi en pleine forme. Serein. Heureux d'avoir tenu. D'avoir fait ce que je m'étais promis, sans faiblesse, sans concession. Avoir fait envers et contre tout ce que je croyais bon pour mon assemblée. Etre digne de la confiance formidable que les grands électeurs ornaïens m'ont manifestée dimanche.

La matinée passe vite à poursuivre le marathon téléphonique. Mais depuis 10 heures, je sens le vent tourner. Henri de Raincourt qui, au cours de l'été, m'avait assuré être aussi candidat à la primaire, renonce. Les contreparties qui lui sont offertes et qui traînent dans les ragots du Palais sont blessantes pour lui. Je ne parviens pas à le convaincre que le plus sûr moyen de les faire taire est de se présenter. Depuis 3 mois, je souhaite sa candidature car je pense qu'en additionnant au 2<sup>nd</sup> tour de la primaire ses voix et les miennes, nous dépasserons Christian Poncelet. Au Sénat, les élections se font en 3 tours. Mais Henri de Raincourt craint que je ne le dépasse au 1<sup>er</sup> tour et n'aime pas l'idée d'arriver en dernier à la primaire ! Il renonce... Nous sommes presque du

même âge, il choisit donc Christian Poncelet. En juillet, il déclarait dans la presse nationale que sa reconduction serait une catastrophe pour le Sénat. J'accueille ce renoncement comme une mauvaise nouvelle arithmétique, mais je ne me formalise pas au plan moral. Dans la politique on s'habitue vite aux changements de cap. La presse n'est pas dupe de ce petit arrangement de dernier moment entre amis.

Mercredi, 14h30, vient le moment unique. Celui de la primaire. Chambre des Pairs au Sénat. Nous devons franchir une barrière de caméras pour entrer dans la salle. Il est difficile de croiser des regards et surtout de les retenir. Chacun craint d'être classé dans un camp ou dans l'autre. Je m'assieds à la place qui m'est réservée au premier rang, juste à côté de ... Christian Poncelet. Nous n'avons aucune difficulté à vivre cette proximité. Nous nous connaissons depuis si longtemps. Je lis dans ses yeux, il lit dans les miens. Nous parlons de nos petits enfants. De la vie qui passe. De la santé qui compte autant que la politique. Bref un grand moment de philosophie ! Pour l'un comme pour l'autre, l'essentiel est d'évacuer l'émotion en parlant d'autre chose. Les photographes et caméras tentent de percer le secret de nos pensées.

Au moment où Josselin de Rohan annonce que les épreuves de la primaire commencent : mini coup de théâtre ! Jean-Claude Gaudin demande la parole. Je sens le coup fourré. Il ne tarde pas. Il veut, dit-il, donner quelques informations pratiques sur des dates concernant les travaux futurs de l'UMP. En fait, le plus important se dévoile à la fin de son propos quand il indique qu'à " titre personnel " il invite instamment les collègues à voter massivement pour Christian Poncelet ! Josselin de Rohan découvre la manipulation, plonge le nez dans ses papiers, et m'invite, gêné, à prendre la parole.

J'entame mon propos en regrettant que Jean-Claude Gaudin n'ait pas eu le temps de dire autant de bien de moi qu'il en a dit de Christian Poncelet. La salle rigole. Cela commence bien. J'attaque à l'affectif et je mets les gaz à fond dès le départ. Les trois premières minutes sont excellentes. On entendrait une mouche voler dans la salle. Ensuite, je deviens un peu long. Peu importe, chacun sait que je suis plutôt meilleur dans l'exercice que Christian et je quitte la tribune avec une bonne note.

Suit Christian dans son style impayable 3<sup>ème</sup> République. Il explique qu'il est jeune, qu'il est en forme, qu'il ne faut pas changer une équipe qui gagne. Bref, nous sommes dans la tradition. Comme il n'a pas envoyé une seule ligne sur son programme à ses collègues, il se lance dans une lecture soporifique. Charles Pasqua assis à ma droite dort sur ses deux oreilles. Plus personne n'écoute. Au fond cela n'a aucune importance, puisque chacun savait avant d'entrer pour qui il voterait.

Le scrutin est ouvert. J'ai fait demander des bulletins pré imprimés et des isoaloirs. Je mesure vite que les isoaloirs sont si éloignés que personne ne les utilisera. J'admire mes supporteurs en les voyant se rendre cérémonieusement dans les dits isoaloirs, ils sont les seuls. Les pauvres, ils signent leur vote, avec tout ce que cela pourrait comporter ensuite comme représailles.

Pendant le dépouillement, avec Christian Poncelet nous refaisons le tour de nos familles respectives. Comme aucun de nous deux ne se souvient de ce que nous nous sommes dit un quart d'heure plus tôt, nous nous re-racontons la même chose, avec autant d'intérêt de part et d'autre. Pasqua de temps en temps nous raconte une histoire drôle et nos éclats de rire font plaisir à nos

électeurs respectifs.

Très vite, un des scrutateurs me fait signe que la tendance est sur 1/3 – 2/3. Je mesure donc que c'est fini pour moi. Pour aujourd'hui. Que les amis d'Henri de Raincourt ont tous suivi sa consigne de vote. J'obtiens 49 voix. On m'en a annulé 2 sans raison sérieuse. Christian en obtient 96. Je fais vite mon calcul, il m'en manque 23 pour entraîner un second tour. Si Raincourt avait tenu, nous le faisons facilement. Personne ne saura jamais si cela aurait été à son profit ou au mien. Peu importe. Je suis allé au bout. J'ai fait tout ce que j'avais dit. J'ai pris date ! Christian Poncelet remercie. Je me lève. Je lui présente mes compliments. J'assure mes collègues que je suis, et c'est sincère, sans rancune, sans rancœur et qu'ils peuvent compter sur mon amitié fidèle. Les applaudissements résonnent aussi de sincérité. Tout le monde est soulagé. Le Groupe a pu exprimer ses différences, et cela s'est fait sans mettre en péril son unité.

Christian Poncelet va à la rencontre des journalistes repoussés hors de la salle, pendant le scrutin. Ils veulent m'entendre, à mon tour. Je sors le sourire aux lèvres. Les flashes crépitent, les journalistes posent tous leurs questions en même temps. Peu importe, ce sont leurs questions, j'ai mes réponses. Je leur dis que je suis satisfait d'avoir participé à ce moment important de notre démocratie, que je suis heureux du résultat pour une première expérience, et que je me mets au travail. Comme ils me connaissent parfaitement depuis mon temps au gouvernement, nous plaisantons, je les prends en photos et rentre à nouveau dans la salle.

A l'issue des opérations de vote, je ne sens aucune joie chez mes concurrents. Ils ne sont pas heureux de cette reconduction sans ouverture d'avenir. Ils sentent confusément que ce choix n'améliorera pas l'image du Sénat. Je vais tout droit à la buvette et, contraste saisissant, ce sont les perdants qui sont là, l'humeur enjouée, se promettant de réussir la prochaine fois. Heureux et fiers d'avoir eu ensemble cette audace de vouloir moderniser le Sénat.

Octobre 2004.